

LIVRES/

POCHES

BERTOLT BRECHT
LA RÉSISTIBLE ASCENSION
D'ARTURO UI
 Traduit par Alexandre Pateau
JOHANN CHAPOUTOT
UNE HISTOIRE BIEN CONNUE
 L'Arche «Uppercut», 272 pp., 17 €.



«Ça s'étend sur la ville, une affreuse gangrène qui lui mange les doigts, les bras et les épaules. Nul ne sait d'où ça vient. Mais tout le monde se doute que le gouffre est profond. Voler et menacer, frapper et terroriser, tantôt c'est "haut les mains !" et tantôt "sauve qui peut !"»

Claudia, histoire cardinale

Penelope Lively joue avec la chronologie

Par **THOMAS STÉLANDRE**

Au seuil de la mort, paraît-il, on voit sa vie défilant devant soi. Se sachant malade et condamnée (cancer du côlon), la septuagénaire Claudia Hampton, historienne plus réputée pour sa plume généreuse que pour sa rigueur, peut prendre de l'avance. Sur son lit d'hôpital, elle s'en va écrire *«une histoire du monde»* qui sera aussi celle de sa propre traversée du XX^e siècle, *«auquel j'ai été enchaînée bon gré mal gré, que ça me plaise ou non»*. Il y a de quoi dire : deux guerres derrière elle, un séjour au Caire en tant que correspondante de guerre, un grand amour, une enfant qui ne fut pas sa priorité – la priorité de Claudia fut plutôt Claudia – et un frère, Gordon, son alter ego, avec lequel elle a entretenu un lien – ou disons une liaison – qui vaut bien un roman. Serait-ce trop *«prétentieux»*, s'interroge faussement la narratrice en cours de route ? *«Pas du tout*, la rassure Jasper, son ex, père de sa fille. *J'ai hâte de le lire.*» Nous voilà, lecteurs, placés dans une position privilégiée, puisque, justement, nous avons le livre en main.

Par où commencer ? Surtout pas par le début. Claudia, pas du genre à suivre les lignes droites, fixe ses propres règles – et cela vaut pour la narration. *«La chronologie m'irrite. Il n'y a pas de chronologie dans ma tête. Je suis composée d'une myriade de Claudia qui tournoient, se mêlent et se séparent comme des étincelles de soleil sur l'eau. Le paquet de cartes que j'ai toujours sur moi est battu et rebattu à l'infini.»* Ainsi faut-il comprendre le titre : *Moon Tiger*, soit ce *«serpentin vert qui brûle lentement, toute la nuit, et repousse les moustiques, se consumant en traînées de cendre grise avec son œil rouge incandescent, compagnon de l'obscurité torride et bourdonnante d'insectes»* (à ce niveau du récit, nous sommes en Egypte). Façon ruban de Möbius, l'image de la spirale figure le temps qui passe, ses tours et ses retours, en même temps que le temps en train de se consumer – celui qu'il reste, celui qui reste. Car au bout du compte, que retenir d'une vie ? Quel film en faire ? Les protagonistes encore de ce monde défilent au chevet de Claudia et brassent avec eux des souvenirs, racontés tantôt à la première, tantôt à la troisième personne. Dans toutes les acceptions, *«cette vieille femme malade»* est un personnage – proche, dans son côté frondeur, aristo et séduisant, d'un Orlando moderne.

Publié outre-Manche en 1987, ce roman valut à son autrice, la Britannique Penelope Lively, 93 ans aujourd'hui, le Booker Prize. Paru en France en 1989 chez Stock sous le titre *Serpent de lune*, il était épuisé de longue date. On le découvre dans une nouvelle traduction de Paule Guivarch – traductrice entre autres de Cormac McCarthy, Lawrence Durrell ou Nicole Krauss –, dont on vient d'apprendre le décès. La directrice des éditions de l'Olivier, Nathalie Zberro, rendait il y a quelques jours hommage sur Instagram à cette passeuse discrète, *«sorte de punk planquée sous du tweed»*, en évoquant au passage le rugissant *Moon Tiger*. *«L'histoire d'une femme indomptable. Pas vous, pas du tout, Claudia parle trop fort. Mais un peu vous, peut-être.»* ♦

PENELOPE LIVELY

MOON TIGER

Traduit de l'anglais par Paule Guivarch

L'Olivier, 312 pp.

22,50 € (ebook : 15,99 €).

«Vous êtes ici», la vie déraile

Un récit fragmenté par le Belge Peter Terrin

Par **NATALIE LEVISALLES**

Disons-le tout de suite : que les lecteurs qui ne s'intéressent pas spécialement aux romans d'anticipation ne se laissent pas intimider par le premier chapitre. Il ne sera plus question de cette expérimentation incongrue quoique intrigante avant le dernier. Avec *Vous êtes ici*, Peter Terrin a réussi un livre très étonnant. Pas tant par la construction, plutôt sage. Chaque chapitre porte le nom et adopte le point de vue d'un personnage. Chacun est conçu comme une nouvelle où sont ébauchés des personnages secondaires qui se retrouveront au cœur d'autres chapitres.

En fait, la force et le potentiel de surprise de ce texte naissent des ruptures de ton, de l'irruption de détails apparemment anodins et d'une fantaisie discrète. Il y a aussi la justesse des observations sociologiques, particulièrement celles concernant les images que chacun projette, volontairement ou non. Par exemple. *«Cette soirée était clairement destinée aux jeunes, du moins à des gens qui étaient ardemment pour ou contre quelque chose.»* Ou, à propos de philosophes squattant les plateaux de télévision : on en voit surgir un *«dans un jeu télévisé populaire, où sa cicatrice au sourcil l'élève au rang de sex-symbol»*. Ou encore, lorsqu'un des narrateurs compare un artiste qui continue à peindre quand il est très vieux à un très gros roman : ce n'est pas la qualité qui fait le succès, c'est le côté exceptionnel.

Mais entrons dans les histoires. Dans un des premiers chapitres, Frederik et Rosa ont une famille où le père ne sait être qu'en colère et où la mère n'en peut plus de s'occuper de tout pour tout le monde et dont le seul plaisir semble être de voir et de revoir *Maman, j'ai raté l'avion !* qui la fait rire aux larmes.

Culot. Il y a aussi les histoires jumelles de Michel et de Willem. Un vieil artiste célèbre a une vieille épouse malade (et néanmoins aimée) et une jeune maîtresse (intensément désirée) qu'il a installée à l'étage du vaste domicile conjugal, juste au-dessus de la vieille épouse. Se dirige-t-on vers une histoire à la Barbe Bleue ou à la *Jane Eyre* ? Non, fausse piste, quoique. Dans un des chapitres, un des artistes (Michel) est peintre, dans l'autre, il (Willem) est écrivain. Les deux jeunes maîtresses sont comé-



diennes. Les deux vieilles épouses s'appellent Anna. Peter Terrin fait-il exprès de nous embrouiller ? Sans doute, mais pourquoi ? On se demanderait presque s'il a hésité entre les deux versions d'une même histoire pour, finalement, ne pas choisir et garder les deux. Le comble, c'est que, malgré toutes ces complications dont on ne saisit pas forcément la nécessité narrative, cette fiction réussit à éviter la démonstration de virtuosité et à nous embarquer, on y plonge sans réserve. Dans la maison du peintre, une rencontre imprévue entre Frouke (la maîtresse) et Anna au détour d'un couloir va faire dérailler un scénario qui se déroulait tranquillement. Frouke a l'impression *«qu'elle connaissait cette femme d'une manière*

ou d'une autre». Simultanément, on comprend qu'Anna la prend pour la fille qu'elle n'a jamais eue. Au fur et à mesure qu'une relation étrange, intime, s'installe entre les deux femmes, la relation entre Michel et Frouke se détériore inexorablement. C'est peut-être l'histoire centrale de ce roman, celle à laquelle Peter Terrin consacre le plus de place et de complexité. Mais toutes sont passionnantes, le lecteur est surpris, amusé, ému, halluciné par les personnages qu'il (re)découvre une fois qu'ils ont rebondi d'une histoire à une autre. Epaté par le culot de l'auteur qui leur fait jouer un rôle totalement différent de celui qu'on était habitué à les voir jouer. On retrouve ainsi Frouke dans une histoire

ANTON TCHEKHOV
ENVIE DE DORMIR ET
AUTRES RÉCITS
Rivages poche, 170 pp., 9 €.



«Mais voilà que le vent souffle, les nuages ont disparu et Varka voit une large route, couverte d'une boue liquide. Des charrettes s'y traînent. Une besace sur le dos, des gens avancent à grand-peine. Des ombres vont et viennent.»

EUGENIA ALMEIDA
LA CASSE
Traduit de l'espagnol
(Argentine)
par Lise Belperron, Métailié
224 pp., 11 €.



«Dehors, on entend des coups de feu. Au fond du quartier, une course-poursuite. Avant, il se serait déplacé, il se serait allé voir ce qui se passe, qui a tiré, qui a reçu la balle, qu'est-ce qui a déclenché la bagarre. Maintenant, ça n'a plus d'importance.»

Douglas Kennedy, haut les masques Vingt-huit ans après, l'auteur américain publie la suite de «l'Homme qui voulait vivre sa vie»

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

courte à laquelle on s'intéresse plutôt moins qu'aux autres... jusqu'à la chute, totalement imprévisible, où il est question de petits seins flasques. On retrouve aussi Frederick devenu adulte, tétanisé par les réactions imprévisibles de sa femme enceinte. Quoi qu'il fasse, ça ne va pas. Pour résumer la situation: «Elle ne posait jamais les questions auxquelles elle voulait que je réponde.» Le reproche est toujours là: quoi qu'il arrive, y compris la mort d'un flic dans une manif, elle laisse entendre que c'est un peu de la faute de Frederik, c'est ce qu'il sent en tout cas, toujours prêt à admettre une accusation d'insuffisance. Ça donne envie de relire le chapitre où, enfant, il était passé comme une ombre en fond de plateau.

Devenir Rita. Autre particularité intéressante: il y a dans ce livre beaucoup de vieilles femmes, au moins quatre, qui ont de plutôt beaux rôles: les deux Anna, mais aussi Jacqueline, ou encore Rita, sa voisine de chambre, qu'on ne connaît qu'à travers le regard de son mari (il en parle avec une tendresse émouvante, comme si elle était morte, avant qu'on ne comprenne que, malade d'Alzheimer, elle est dans un Ehpad et que, dans un monde sous covid, son mari ne peut que passer quotidiennement sous sa fenêtre et lui faire coucou, sans savoir si elle le reconnaît). Par la suite, il se mettra à boire le thé de Rita, à porter les vêtements de Rita, à devenir Rita. «Jamais il ne pourrait s'approcher plus près de sa femme.» Plus tard, le livre finira de manière surprenante, pas du tout ce qu'on aurait attendu de ce genre de roman. Peter Terrin a fait des études de génie industriel et de communication appliquée avant de travailler comme représentant en articles de marbre. Né en Belgique en 1968, il est écrivain et photographe, *Vous êtes ici* est son onzième roman. Il ne doit pas être confondu avec un autre Peter Terrin, né en 1974, également en Belgique, mais qui est peintre. Des variations minimes sur l'âge et le métier... ça ressemble terriblement aux histoires de ce livre. ◆

PETER TERRIN
VOUS ÊTES ICI
Traduit du néerlandais (Belgique)
par Françoise Antoine
Actes Sud, 240 pp.
22 € (ebook: 16,99 €).

Les deux premiers romans de Douglas Kennedy, *Cul-de-sac* (épouvantablement rebaptisé *Piège nuptial*) en 1994 et *l'Homme qui voulait vivre sa vie* en 1997 sont restés pour nous des policiers incontournables. Ils font partie de ces livres qui nous ont à ce point marqué que l'on se souvient de l'endroit où l'on se trouvait au moment de leur lecture. Alors découvrir que l'auteur américain devenu globe-trotter publie en ce printemps la suite du deuxième nous a fait l'effet d'un shoot de gingembre pur au réveil. Avant de nous plonger dans l'angoisse: cette suite allait-elle être à la hauteur du premier volet, traduit en seize langues et adapté au cinéma en 2010 par Eric Lartigau? Peut-être sommes-nous bon public mais on s'est laissé embarquer dès les premières pages, tenue en haleine par les multiples cliffhangers, ces fins de chapitre qui se terminent sur une situation de suspense telle que vous ne pouvez pas décrocher, même si votre station de bus ou de métro approche. Ce roman est un vrai polar à l'américaine, conçu pour harponner le lecteur par tous les moyens.

Voiles. Si vous n'avez pas lu ou si vous avez oublié *l'Homme qui voulait vivre sa vie*, publié il y a vingt-huit ans, vous risquez peut-être de perdre le fil. Nous avons dû nous-mêmes parfois nous accrocher pour suivre le passage d'une identité du narrateur à l'autre. Une fois le tout intégré, vous êtes sauvé, ou plutôt vous êtes cuit. L'histoire est racontée à la première personne du singulier par un certain Andrew Tarbell, la soixantaine, professeur de photographie en Californie. Il était fringant jusqu'à la mort de sa femme, Anne, d'un cancer fou-

droyant. Ces deux-là étaient liés non seulement par un amour profond mais aussi par un lourd secret. On en a un aperçu dès les premières pages quand Tarbell file sur la route de San Francisco au volant de sa voiture vers un concert censé l'aider à lutter contre ses idées noires. «Je me revois, un soir d'été 1995, sur la côte Est. Sous mes yeux, à plusieurs kilomètres au large, le voilier que j'ai emprunté à un ami s'embrase dans une spectaculaire explosion. J'ai programmé la détonation moi-même afin de faire d'une pierre deux coups: simuler ma propre mort et incinérer un cadavre. Tout s'est déroulé à la perfection. Mon accident/suicide, à l'ambiguïté déliée, un écran de fumée censé masquer ma disparition, a été soigneusement planifié pas à pas.» Voilà, un premier voile est levé dès la page 34, les lecteurs du premier volume vont tout de suite se souvenir de la scène. Mais ce n'est qu'un début, d'autres voiles vont se lever ou s'entremêler au fil des pages. Tarbell a un jour été Gary Summers, photographe génial, du moins officiellement car il ne faut rien prendre pour argent comptant dans cette histoire. Et avant Gary Summers, il a encore été quelqu'un d'autre mais ne brûlons pas les étapes. Désormais veuf, le narrateur cherche à se rapprocher du fils qu'il a eu avec Anne, Jack, qui vient justement de publier une enquête qui fait grand bruit. En la découvrant, Tarbell manque tomber de sa chaise: Jack épingle un certain Adam Bradford, un célèbre avocat devenu scénariste qui aurait plagié le scénario d'un de ses amis mort prématurément, scénario devenu un film à succès. L'affaire bouleverse Hollywood. Et bien davantage encore Andrew Tarbell. Adam Bradford est en effet le fils

qu'il a abandonné trente ans plus tôt, quand il s'appelait encore Ben Bradford (avant de devenir Gary Summers, vous suivez?) et qu'il avait été déclaré mort dans l'explosion de son bateau.

«**Courir.** Sans le savoir, son fils Jack est en train de ruiner la carrière et peut-être la vie de son demi-frère Adam. Alors le narrateur va jouer le tout pour le tout, tenter de réparer ce qu'il a brisé. *Courir.*

je n'ai fait que ça pendant plusieurs années. Une course effrénée pour échapper à mes anciennes vies et à deux scènes macabres.» Dans un geste désespéré, il va courir vers le Montana. ◆

DOUGLAS KENNEDY
L'HOMME QUI N'AVAIT PAS ASSEZ D'UNE VIE
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Chloé Royer
Belfond, 352 pp.
22,90 € (ebook: 9,99 €).

Il y a dans
Vous êtes ici
beaucoup
de vieilles
femmes qui
ont de plutôt
beaux rôles.

VOZIMAGE

